

CHRONIQUE D'UNE DÉRIVE ACCOMPLIE

ou lettre ouverte à ma psychiatre

MAGALI THIBOUD



Magali Thiboud

Chronique d'une dérive accomplie

Ou Lettre ouverte à ma psychiatre

© Magali Thiboud, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6427-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

à Sandy (métro ligne 5),
à Vanessa (métro ligne 2),
à la Dame du sprint, rue des Pyrénées,
à la Dame au colibri (métro ligne 1),

à Jac,
clochard céleste qui se reconnaîtra.

Chère Docteure,

Je ne vous ai jamais fait parvenir ce roman écrit les semaines précédant mon accouchement d'Antoine. J'ai réfléchi et me suis dit que je devrais récrire certains passages, améliorer non pas la perception des événements mais trouver, avec la maturité, la façon la plus juste de les écrire. Cependant, votre acceptation de me lire m'a ouvert la porte à ce que je fais aujourd'hui. Je m'y sens « autorisée ».

Voilà Docteure, je viens de vivre une expérience très traumatisante. Ma peur de mourir est encore très présente. J'ai la sensation d'avoir basculé, ou tout le moins frôlé ce qu'on appelle la folie pendant ce stage de théâtre au Cours Fleuriot à Paris. J'aimerais partager ces quelques jours avec vous.

Bien cordialement,

MT.

Jour 0 (Dimanche)

Nous arrivons. Le train est blindé, je ne me presse pas pour descendre. Un an que j'attends ce stage de théâtre au Cours Fleuriot, et je suis déjà épuisée par deux nuits blanches à tourner en rond sur le petit vélo noir des pensées nocturnes. J'empoigne ma valise et descends sur le quai, assailli par les odeurs, les bruits, toutes ces sollicitations visuelles de la Gare de Lyon. La meute des vacanciers d'hiver grouille et je peine à trouver la bonne ligne de métro, éternelle provinciale perdue dans cette faune urbaine.

Je dois traverser la ville pour récupérer les clés de l'appartement de ma fille, Marie, qui va m'héberger toute la semaine. Entre la pluie, la foule, et le poids de ma valise, je suis déjà fatiguée avant même le début du stage. Et surtout j'ai peur. Peur de ne pas être à la hauteur, de ne pas être à ma place au milieu d'une bande de jeunes comédiens, peur surtout que mon corps me lâche à cause des douleurs de la fibromyalgie, cette maladie fantôme qui punit l'âme de ne pas s'être écoutée.

Il est convenu avec Marie que l'on se retrouve après son travail, place de la République, vers vingt heures, pour boire un verre et fêter mon arrivée. Je me sens déjà largement au-delà de mes forces, mais le magasin où travaille ma fille se trouvant dans un sous-sol, je comprends qu'elle ait besoin de passer la soirée à l'extérieur. Je dispose de deux bonnes heures pour rejoindre son appartement dans le vingtième avant de la retrouver à République, j'espère dormir un moment sur son canapé et récupérer quelques forces.

C'est sans compter sur la ville à traverser en sens inverse, et les six étages sans ascenseur qu'il faut gravir. Mon corps commence déjà à craquer. Je me sens comme un pantin, une poupée de chiffon animée seulement par la volonté du cerveau qui, lui, tient encore la rampe. À peine arrivée dans l'appartement de ma fille, j'ai la sensation d'entrer dans un frigidaire : ses revenus d'étudiante salariée ne lui permettent pas de chauffer son logement sous les toits. Impossible de me détendre, ni même de prendre une douche chaude ; la résistance du chauffe-eau a lâché, et il faudra nous résigner toute la semaine à nous laver à l'eau froide.

Il est déjà l'heure de repartir si je veux arriver à temps au rendez-vous. Le bonheur de retrouver ma fille, et nos discussions vraies, profondes, me permettent de profiter de cette soirée malgré douleurs et fatigue.

Jour 1 (Lundi)

Stressée, tendue ...

J'ai très peu dormi, à peine quatre ou cinq heures en tout. Le froid, la peur de gêner ma fille blottie contre moi, le trac ont eu raison de mon épuisement, et je n'ai pas réussi à plonger dans un sommeil réparateur. Je n'ai pas conscience de la durée des trajets dans Paris, et minimise systématiquement mes temps de parcours. Résultat : je suis à la bourre ... La rue des Pyrénées me semble interminable, je crève de chaud sous mon manteau savoyard trop épais. Il y a des travaux dans la rue, m'obligeant à changer de trottoir, grignotant mon temps pour nourrir mon trac. Assise dans le métro, je sens la sueur couler dans mon dos ; et nous ne sommes qu'au début de la journée. Vais-je tenir ainsi jusqu'au soir ? Arrivée près des Halles, je suis frappée par les matelas au sol, les détritiques et les odeurs des malheureux qui vivent là. Je n'ose pas passer trop près d'eux, afin de ne pas profaner leur minuscule et symbolique territoire, gagné sur l'espace public. L'heure tourne et je suis face à un dilemme : le cours Fleuriot a ceci de particulier qu'il possède deux entrées opposées, sur deux rues distinctes, sans passage direct entre les deux bâtiments. En gros, si vous vous trompez d'entrée, vous êtes obligés de ressortir et faire le tour du pâté d'immeuble, rejoindre la rue parallèle où se trouve la seconde entrée. Une intuition étrange se faufile dans mon ventre. Qu'est-ce que c'est que ces bâtiments dos à dos qui font partie de la même école et qui ne communiquent pas directement entre eux ? Si ceci est à l'image de la pédagogie dispensée, alors ça n'augure rien de bon ... Evidemment je me trompe d'entrée. Un géant noir nommé Freddie m'explique avec bonhomie mon erreur. J'arrive enfin. Salle Isabelle Huppert. Rien que ça ! Comme si je n'étais pas assez rongée par le trac ! Moi si discrète et timide, qui déteste me faire remarquer, je dois traverser la petite salle remplie d'inconnus pour gagner la dernière chaise libre. Je les observe à la dérobée. Nous nous présentons chacun à notre tour. Nous sommes dix-sept - enfin dix-huit, avec le prof ! Dix-sept personnes avec lesquelles je vais partager mon intimité pendant une semaine. Dix-sept inconnus qui bientôt ne le seront plus.

Je suis rassurée : moi qui redoutais d'être la seule quadra entourée de tout jeunes comédiens, je suis pile dans la moyenne d'âge. Toutes les classes sociales sont représentées, tous les niveaux de théâtre également, des grands débutants aux théâtraux confirmés. Je suis toutefois la seule professionnelle.